Alice Guéricolas-Gagné · printemps 2026





Une serre à soi

dans le salon d'écriture virtuel *Greenhouse*

Chaque jeudi, je m'assois devant mon ordinateur et je clique avec fébrilité sur le lien envoyé par David de l'organisme Melbourne — Ville de littérature.

Mon visage surgit à l'écran, j'allume mon micro. Pour moi, il est 17 heures, tandis que dans la voix de Laura Jean, de Lian et de Steve, le soleil n'est pas levé depuis longtemps — là où illes se trouvent, en Océanie, vendredi a déjà débuté. Cara, Charlotte et Jacob apparaissaient sous des ampoules, des lampes qui brillent dans la nuit de l'Europe. Pour Nashmil, au Proche-Orient, la pénombre est tombée depuis une heure de plus.

Pendant nos salutations, mon regard alterne entre leurs sourires et les briques sur lesquelles le jour finit de se coucher par la fenêtre. Chaque jeudi, il est 17h à Québec et mes yeux clignent d'irréel. Je m'imagine le flot de nos conversations circuler sous les mers, je pense à nos paroles et à nos reflets qui jaillissent dans les pièces où nous sommes assis·es devant un même écran démultiplié.

La première fois, notre hôte Laura Jean nous accueille avec un plaisir contagieux. Une serre, c'est une construction pour que les plantes grandissent à l'abri des intempéries. Ici, c'est une serre virtuelle pour écrivain·es en germe perpétuel : un endroit où cultiver l'écoute et l'émerveillement, où se pratiquer à envisager autrement ce qui nous entoure. « Take the Greenhouse with you — how can you look at the world like that? », souffle-t-elle les yeux brillants, puis elle nous invite à présenter un objet lié à l'endroit d'où l'on parle.

C’est ainsi que je découvre par sa bouche qu’une opossum a donné naissance sur son balcon, puis que je contemple le visage de Lian qui s’illumine lorsqu’iel nous montre cette fleur rose prélevée dans l’arbre nommé Corymbia ficifolia qui jouxte son appartement. Plus tard, Charlotte s’étonne d’avoir reçu par la poste une plume de pigeon, elle qui anime avec d’autres une revue en ligne nommée Pigeon Publishing. Cara nous montre des branches ramenées d’un atelier pour apprendre à être plus confortable en forêt — elle nous raconte qu’elle a été élevée dans un contexte urbain, populaire, et qu’elle organise désormais des événements artistiques avec l’intention de démocratiser l’accès à la nature. Nashmil nous présente avec passion l’arbre sacré nommé Qazwan, essentiel aux gens du Kurdistan qui l’utilisent comme épice, infusion, médicament. Le sens de l’humour de Jacob se révèle sous la forme d’une petite pelle orange ramassée dans le carré de sable de l’immeuble de logement social à côté de chez lui; c’est un objet qu’il serait facile de ne pas remarquer, note-t-il. Et pourtant, lorsqu’il s’y attarde, il est ramené au jeu, à l’enfance. Steve dévoile son butin de promenade au parc : un chardon et un gobelet de plastique, deux éléments qui provoquent parmi nous huit une discussion sur ce que l’on considère communément comme naturel et non-naturel, et aussi sur ce qui est communément désirable, ou non-désirable, parmi ce qui est considéré comme naturel.

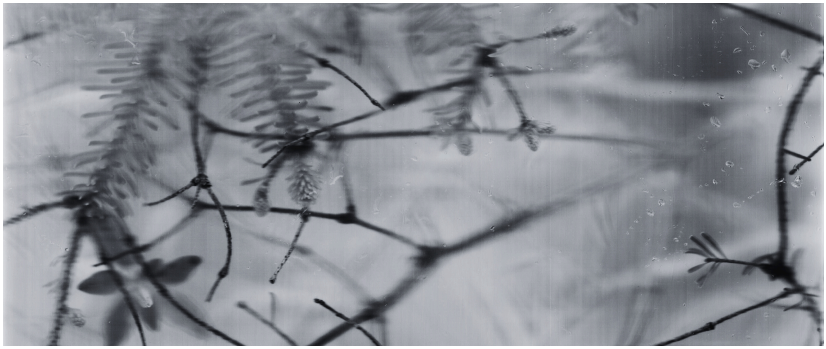


À chaque séance qui suit, un·e collègue partage son regard sur une merveille de sa région. Je plonge dans l'histoire du lieu, ses tensions; je me questionne avec lui, je marche avec elle. À son invitation, je découvre des arbres que je n'ai jamais vus, je scrute des plantes, je réfléchis aux chemins, à ce qu'on appelle *la nature*, ou plutôt les natures selon qui parle, et à leurs beautés — et je n'oublie pas, j'apprends et je comprends, il y a la colonisation, le climat qui change, les guerres, les génocides. Il y a des gens et une étincelle de création dans chaque œil, il y a des pierres à retourner et des eaux dans lesquelles nager, des feux de forêt, des grottes à creuser, des oiseaux qui s'échappent des jardins zoologiques, des usines, des classes sociales, des frontières, des accents, beaucoup de chants différents, des bruits de voiture et tant de couleurs.

À la fin de chaque séance, Laura Jean s'inspire de ce qui a été dit pour inventer un exercice créatif, notre baluchon pour la semaine. C'est en suivant ses propositions que je découvre l'espace entre les marches de l'escalier de la Chapelle, que je vois du orange partout dans Saint-Jean-Baptiste, que je m'enferme dans un placard pour expérimenter ce que cela me fait, que je m'approche d'une autoroute pour l'écouter vraiment, que je tente de penser comme un chêne, que j'observe le pourrissement d'une pêche en réfléchissant à la destinée du fruit, que je cherche quel son est le plus emblématique de chaque saison. À la dernière séance, Laura Jean nous propose une série d'exercices, et nous écrivons en direct de nos espaces-temps. Elle nous suggère d'intégrer un élément venu de la présentation d'un·e autre. Et tandis que vole dans notre serre l'ail sauvage de Charlotte, une feuille de l'arbre de Nashmil, une éclaboussure de la nage de Lian, un éclat des cavernes de Cara, j'ai le sentiment de sauter entre les lignes d'une histoire que l'on commence tout juste à inventer ensemble.







Après avoir refermé la fenêtre pour une dernière fois, je me sens un peu seule dans mon lieu. Je sors marcher au long de la Saint-Charles, et je repense à ce que ces visites hebdomadaires m'ont fait vivre. Avant, sans que cela ne soit conscient, j'écrivais sur la nature, sur des éléments naturels. Cela allait de soit qu'il y ait dans mes textes un fleuve et des rivières qui rêvent, des ciels et des côtes qui souffrent. Je ne savais pas que cela pouvait s'inscrire dans un genre littéraire nommé *nature writing* en anglais. Et j'étais encore moins consciente des tensions qui traversent ce genre. Grâce à nos discussions, j'ai apprivoisé plusieurs points de vue sur la chose.

Sur la rive, il me revient un questionnement qui m'a habitée : qu'est-ce que je vais présenter comme merveille à la semaine 4? Puis je me souviens avoir cherché comment je parlerais à mes collègues autour du monde de cet immense rocher que les colons français ont nommé *Cap Diamant*, de mes allers et retours en Minganie, sur la Côte-Nord, de mes recherches autour de *Uepishtikueiau*, le nom innu donné à cette ville où je suis née, du fait que c'est à Nutashkuan que j'ai entendu ce toponyme prononcé pour la première fois. Je me remémore le processus : j'ai compris que c'est à partir de l'eau, de ce que j'ai écrit sur l'eau, autour d'elle, à partir d'elle, que je vais raconter. J'ai dessiné un plan, j'ai choisi comme titre *Québec, un peu de terre saupoudrée sur beaucoup d'eau* et le reste a découlé.


SEINE
RUE DES SABLES
2ME RUE
RUE SAINT-DOMINIQUE
RUE SAINT-ROCH
RUE DU BAC
QUAI D'ORSAY
PONT DE LA CONCORDE
PONT ROYAL
PONT DU CARROUSEL
PONT DES ARTS
PONT NEUF
QUAI DES GRANDS AUGUSTINS
QUAI DE LA MEGISSERIE
QUAI DE LA MEGISSERIE
QUAI DE LA MEGISSERIE

Alors que je me sens si souvent éparpillée, j'ai ressenti à la fin de mes préparatifs pour cette présentation un sentiment de cohérence, sentiment qui a été amplifié par nos discussions dans la serre. Entre nous, des échos. Quelque chose comme une communauté de pensée me semblait émerger du langage binaire de la toile informatique grâce à laquelle nous nous rencontrions. Le monde est si grand, si incompréhensible. Il est bâti sur des structures violentes, mais en théorie, la littérature ne connaît pas de frontières — ni le temps, ni les langues, ni des lignes tracées sur une carte ne peuvent totalement arrêter les mots. Il faut parfois une serre pour le vivre, et des sourires.

*

Merci Laura Jean McKay (notre hôte), Steve Smart et Lian Low de Melbourne (Australie), Cara Thompson de Nottingham (Angleterre), Nashmil Ali de Slemani (Irak), Charlotte Döhrmann et Jacob Burgi d'Heidelberg (Allemagne).

Et merci aux équipe de Melbourne — Ville de littérature et de Québec — Ville de littérature.

